



HAL
open science

Esthétique de l'aliénation : malthusianisme et néo-malthusianisme au Mercure de France

Nolwenn Pamart

► **To cite this version:**

Nolwenn Pamart. Esthétique de l'aliénation : malthusianisme et néo-malthusianisme au Mercure de France. Anne-Florence Gillard-Estrada; Florence Fix. *Pauvretés esthétiques*, EUD, 2022, 978-2-36441-437-2. hal-03549545

HAL Id: hal-03549545

<https://hal.science/hal-03549545v1>

Submitted on 1 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Esthétique de l'aliénation : malthusianisme et néo-malthusianisme au *Mercure de France*

Nolwenn Pamart, MNHN (DGD.C – DBD)

À l'aube des années 1890, Paul Robin, pédagogue libertaire, ramène du Royaume-Uni une nouvelle lecture des théories malthusiennes : afin de pallier l'insuffisance des ressources naturelles face à l'augmentation des populations à l'ère industrielle, il ne s'agit plus de prôner auprès des pauvres une chasteté teintée de morale puritaine. L'enjeu est de transmettre à plus large échelle des méthodes de contrôle des naissances¹. Cette « libre maternité », qui séduira certains courants féministes², apparaît comme un moyen d'échapper à une double aliénation : la menace de la misère et la condition féminine. En offrant la possibilité d'un contrôle des naissances, les néo-malthusiens souhaitent donner aux masses laborieuses l'opportunité d'échapper à leur condition. À quel point ce renouvellement de la loi de Malthus atteint-il les milieux de l'avant-garde littéraire en France ? Nous nous proposons d'examiner la circulation des idées malthusiennes et néo-malthusiennes au sein d'une revue choisie, avant de nous demander si elles ont une influence sur l'esthétisation de la pauvreté au sein de cette même revue.

Dans *La vie littéraire à la Belle Époque*, Géraldi Leroy et Julie Bertrand-Sabiani écrivent que « l'étude des revues est particulièrement précieuse pour saisir une époque dans sa complexité : tendances, lignes d'attraction, s'y reflètent dans toute leur intensité³ ». Si une revue est souvent marquée par la personnalité de son fondateur, le cas du *Mercure de France* paraît d'autant plus intéressant du fait de la liberté qu'Alfred Vallette accordait à ses contributeurs :

La critique qui régnait au *Mercure* était [...] parfaitement impressionniste, qu'elle fût celle de Rachilde, de Remy de Gourmont ou celle de Léautaud. Vallette ne se préoccupait pas de

¹ Christiane Demeulenaere-Douyère, *Paul Robin, 1837-1912 : un militant de la liberté et du bonheur*, Paris, Publisud, 1994.

² Anna Cova distingue à cette époque deux courants principaux : les féministes réformistes, qui défendent l'importance de la maternité dans un pays à la démographie déclinante et les féministes radicales qui embrassent les théories néo-malthusiennes, et pour qui la procréation doit rester un choix libre. Anna Cova, *Féminismes et néo-malthusianismes sous la III^e République : « La liberté de la maternité »*, Paris, L'Harmattan, 2011.

³ Géraldi Leroy et Julie Bertrand-Sabiani, *La vie littéraire à la Belle Époque*, Paris, PUF, 1998, p. 3.

gommer les contradictions éventuelles pour mettre en évidence une “ligne” qui lui aurait paru artificielle¹.

Cette liberté de ton offre d’autant plus un défi pour une étude de réception, mais elle permet aussi de mesurer l’imprégnation des théories malthusiennes et néo-malthusiennes au sein d’un milieu donné. Quelle place ont-elles dans les références des auteurs du *Mercur de France* ? Quel est leur niveau d’information et d’adhésion par rapport à la première vague du néo-malthusianisme, qui est contemporaine au lancement de la revue ?

Le Mercur de France publie simultanément des textes théoriques, où les chroniqueurs parlent de littérature, mais également d’histoire, d’esthétique ou encore de sciences sociales. Parallèlement, ces mêmes auteurs publient nouvelles, poèmes voire romans en plusieurs livraisons. Chaque numéro se clôt par une revue de la quinzaine, où se côtoient recensions de livres et de pièces de théâtres, et où apparaissent, au fil du développement de la revue, une chronique scientifique, universitaire, ou encore une revue des café-concerts. *Le Mercur de France* se démarque des autres publications du champ par l’ampleur de cette « Revue de la quinzaine », qui occupe quelques pages dans les premiers numéros mais grandit au fil de la décennie, jusqu’à occuper « 84,25 pages par numéro, soit 44,30 %² » pour l’année 1909, avec « l’ambition de rendre compte, de manière encyclopédique, de l’actualité des arts et des idées en France et dans le monde³ ».

Pour cette étude, nous avons procédé par recherche d’occurrence, en relevant toutes les apparitions des termes suivants au sein du *Mercur de France* entre 1890 (fondation de la revue) et 1905 (deuxième vague des publications néo-malthusiennes de Paul Robin) : « Malthus », « néo-malthusianisme », « Paul Robin », « avortement », « libre maternité » et « pauvre ».

Les résultats relèvent des trois catégories de publication identifiées :

- Réflexions théoriques
- Textes littéraires
- Chroniques de la « Revue de la quinzaine »

En nous appuyant sur ce corpus, constitué de quarante-et-un textes théoriques et de vingt-cinq textes littéraires, nous tenterons de dessiner à grands traits la fortune des théories malthusiennes et néo-malthusiennes au sein du *Mercur de France*, avant de nous interroger sur l’impact de ces théories sur la représentation des pauvres dans les pages

¹ *Ibid.*, p. 57.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

littéraires de la revue. Nous nous attarderons enfin sur la question de la représentation de la femme pauvre, ligne de mire des théories néo-malthusiennes.

De Malthus à Paul Robin

La première traduction française de *L'Essai sur le principe de population* de Malthus est publiée en feuilletons dans la *Bibliothèque britannique* en 1805 par Pierre Prévost. Dans cet ouvrage, Malthus postule que la procréation humaine incontrôlée est un obstacle au progrès et à l'accession au bonheur, du fait des ressources limitées de la terre. Il prescrit donc l'abstinence (*moral restraint*) et le mariage tardif (*prudential restraint*) à ceux qui ne sont pas en mesure de nourrir leur progéniture. Dans *Les lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, Christophe Reffait insiste sur la « réception troublée et polémique » de *L'Essai sur les principes de population*, tout en montrant son influence profonde sur la littérature britannique, depuis *Oliver Twist* jusqu'à *Jane Eyre*¹.

Dans les numéros du *Mercure de France*, le nom de Malthus apparaît dans dix-huit textes (douze théoriques, six littéraires). Dans les premiers, le contenu de *L'Essai sur le principe des populations* n'est pas développé, faisant partie de l'horizon de référence des auteurs et lecteurs. Dans la rubrique « Sciences sociales » signée Henri Mazel, Malthus est associé à Ricardo, tous deux servant d'exemples pour écarter les « belles lois dogmatiques² » en matière d'économie, que Mazel qualifie d'« éculées³ ». Dans un article de 1891, Charles Merki propose une relecture parodique de la loi de Malthus :

Or la population du globe est, à n'en pas douter, trop nombreuse ; plus on va, plus on se multiplie ; les statisticiens peuvent l'écrire : on n'a jamais vu ça. Et si les meilleurs de nos romanciers discoururent sur « la lutte pour la vie », personne jusqu'à ce soir n'osa proposer le remède pratique, qui serait d'assommer tous les mioches. Bien au contraire, la malice des gouvernements va jusqu'à offrir des primes dans les cas d'extraordinaire fécondité⁴.

Face à la croissance exponentielle de la population, la « Providence⁵ » cherche de nouveaux expédients pour maintenir un équilibre. Aux épidémies mortelles ont succédé les

¹ Christophe Reffait, *Les lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 395.

² Henri Mazel, « Revue du mois : Sciences sociales », *Le Mercure de France*, octobre 1899, p. 231- 237.

³ Henri Mazel, « Revue du mois. Sciences sociales », *Le Mercure de France*, mars 1902, p. 780- 785.

⁴ Charles Merki, « De l'utilité de l'accident », *Le Mercure de France*, 1^{er} octobre 1891, p. 233.

⁵ *Ibid.*

accidents dans les transports et les salles de théâtre, qui apparaissent comme une solution acceptable pour le narrateur, qui conseille d'installer les entreprises de pompes funèbres à proximité. Les préconisations de Malthus sont, de fait, jugées insuffisantes face à la situation : « les conseils de Malthus et l'Homuncule dans la bouteille ne furent jamais que des atermoiements futiles, si ce n'est facéties d'apothicaire¹. »

Parmi les occurrences du nom de Malthus, certaines trahissent un important glissement de sens. Ainsi que le note Christophe Reffait, à la fin du XIX^e siècle, « force est de constater que le nom de l'économiste anglais et le terme “malthusianisme” ne correspondent plus au contenu de l'*Essai sur le principe de population*² ». Le malthusianisme français tolère voire encourage l'usage de pratiques contraceptives (*preventive checks*) ou abortives, que Malthus « identifiait expressément comme vices³ ». Cela se vérifie lorsqu'on étudie les occurrences de notre corpus. À l'aube des années 1890, le nom de Malthus est utilisé pour désigner différentes formes d'interruption de grossesse, de la « fausse couche⁴ » chez Saint-Pol Roux à l'avortement. Dans la « Revue de la quinzaine », Louis Dumur propose un compte rendu des *Malthusiennes*, roman d'Alexandre Boutique⁵. Le chroniqueur regrette que le roman n'ait pas saisi l'occasion de traiter le sujet dans toutes ses implications :

Cela touche à la fois aux plus grands problèmes sociaux et économiques et aux plus mystérieux confins de la morale humaine. M. Boutique a négligé de traiter les hautes questions qu'un pareil sujet évoque ; il s'est borné à une enquête romanesque, plus ou moins bien documentée, sur le malthusianisme à Paris⁶.

Sous sa plume, le fait de recourir à une avorteuse est bien désigné directement par le mot « malthusianisme ». C'est ce glissement de sens qui fait qu'il n'y a pas de rupture franche entre les passages faisant référence à Malthus et ceux traitant de Paul Robin et de la Ligue de Régénération humaine au sein de la revue.

Le néo-malthusianisme consiste en une interprétation des thèses malthusiennes à l'aune d'un siècle de progrès médicaux, proposant une éducation des classes populaires et un accès aux techniques de limitation des naissances. Son instigateur est Paul Robin, qui

¹ *Ibid.*, p. 234. « L'Homuncule dans la bouteille » est une reprise d'un vers de Laurent Tailhade, écrivain anarchiste et défenseur du néo-malthusianisme. Le poème, avant d'être repris dans le recueil *Au pays du mufler*, a été prépublié au *Mercure de France* : « Quatre ballades familières pour exaspérer le mufler », *Le Mercure de France*, avril 1890, p. 117.

² C. Reffait, *Les lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, op. cit., p. 386.

³ *Ibid.*, p. 420.

⁴ Saint-Pol-Roux, « Tablettes (1885-1895) », *Le Mercure de France*, juin 1895, p. 323.

⁵ Alexandre Boutique, *Les malthusiennes : roman*, Paris, E. Dentu, 1893.

⁶ Louis Dumur, « Les Malthusiennes d'Alexandre Boutique », *Le Mercure de France*, août 1894, p. 388- 389.

s'intéresse au sujet à partir de 1876-1877¹, et tente de le conjuguer avec ses engagements socialistes et libertaires. C'est à partir de 1894 qu'il développe le cadre théorique du mouvement néo-malthusien en France. En 1896, il fonde la Ligue de Régénération humaine, mais il faut attendre 1900 pour qu'elle s'organise et atteigne un rythme de publication constant. Si l'on reprend les bornes temporelles de notre corpus, nous assistons aux premières manifestations des théories néo-malthusiennes en France, vues par la loupe des littérateurs du 36, rue de l'Échaudé Saint-Germain.

Il n'est donc pas surprenant que les noms de Paul Robin et de « néo-malthusianisme » ne fassent leur apparition que plus tard dans le corpus, avec une mention dans les publications récentes d'une brochure du Dr Javal intitulée *Pour et contre le néo-malthusianisme ?* en novembre 1896². Cette même brochure est par la suite recensée en mars 1897 dans la « Chronique des sciences biologiques » de la « Revue de la Quinzaine », tenue par Jean de Tinan³. L'auteur, dans une recherche de scientificité manifeste⁴, propose en note une bibliographie complète afin que les lecteurs du *Mercure* puissent se renseigner par eux-mêmes, associant le livre-source de Malthus aux essais de Carlyle, tout en renvoyant aux publications les plus récentes de Paul Robin, notamment un article dans *La Revue blanche* publié deux mois plus tôt :

À consulter : Malthus : Essai sur le principe de population. – P. Robin : Malthus et les Néo-Malthusiens (Rev. Blanche du 15 janvier). – Éléments de Science Sociale, ou Religion sexuelle, physique et naturelle, Traduction française, Alcan – Richard Carlile : Every Woman's book. – Annie Besant : Laws of Population. – Régénérescence de l'espèce humaine, causes et remèdes, P. – V. Stock – Et l'organe périodique de la Ligue de la régénération humaine, 6, passage Vaucouleurs, à Paris⁵.

L'article est moins un compte rendu de la controverse qu'une défense des théories de Paul Robin, jugées les seules pouvant amener à un soulagement rapide de la souffrance des pauvres :

¹ Éric Hello, *Les néomalthusiens français et les sciences biomédicales (1880-1940)*, thèse d'Histoire, Philosophie et Sociologie des sciences, Université de Bordeaux, 2016, p. 74.

² Émile Javal et Paul Robin, *Controverse sur le néo-malthusianisme*, Paris, librairie de « Régénération », 1905, 29 p. Si la brochure de 1896 ne figure pas au catalogue de la Bibliothèque nationale de France, on peut y consulter sa réédition par la Ligue de la régénération, justement publiée en 1905.

³ Jean de Tinan, « Revue du mois. Sciences biologiques. Contre et pour le néo-malthusianisme ? communication de M. le Docteur Javal à l'Académie de Médecine et Réponse de M. Paul Robin », *Le Mercure de France*, mars 1897, p. 604- 607.

⁴ Nolwenn Pamart, « “ Struggle for joy ! ”. Les sciences biologiques dans l'œuvre de Jean de Tinan » dans *Littérature française et savoirs biologiques au XIX^e siècle. Traduction, transmission, transposition*, de Gruyter, 2019, p. 151- 165.

⁵ Jean de Tinan, « Revue du mois. Sciences biologiques. Contre et pour le néo-malthusianisme ? communication de M. le Docteur Javal à l'Académie de Médecine et Réponse de M. Paul Robin », art cit.

Malthus a diagnostiqué le mal – guérissons-le. Les solutions socialistes sont fort utopiques encore ; les solutions bourgeoises de « charité » sont hypocrites ou insuffisantes – le bel avenir de l'Âge d'or est loin. Et cependant, *tout de suite*, il faut apporter un soulagement à la souffrance¹...

La mention des thèses néo-malthusiennes et la défense de la liberté des femmes à disposer de leur corps se retrouve à d'autres endroits de l'œuvre de l'écrivain, notamment dans *La Presse*, où il tient courant 1897 et 1898 la « Chronique du boulevard² ». Cependant, la défense et illustration du néo-malthusianisme par Tinan a peu d'influence sur les chroniqueurs voisins. Cela n'empêche pas Remy de Gourmont de s'inquiéter des conséquences de l'avortement sur le corps de la femme³, tout en suggérant de confier aux jeunes couples un « Malthus de poche » le jour de leur mariage⁴ : une approche fondée sur la morale et plus classiquement malthusienne. De son côté, Rachilde témoignait déjà dans les « Échos » de la revue d'une relative sympathie pour la féministe Marie Huot qui, en 1892, avait présenté sous les huées des étudiants du Quartier Latin une conférence sur la limitation des naissances⁵. L'étude des occurrences des noms de Malthus et Robin révèle en ce sens une fortune contrastée : les thèses de Malthus font partie de références communément partagées, mais il n'est guère que Tinan qui prenne la peine de les sourcer, et l'étude des occurrences montre que leur signification a évolué. Les travaux de Paul Robin et de la Ligue de la régénération humaine contribuent à brouiller les pistes, associant Malthus, darwinisme et contrôle des naissances dans un même ensemble. Mais cette évolution dans l'histoire des idées se répercute-t-elle dans les prises de position esthétiques de la revue ?

Misère littéraire et théâtrale : le pauvre imaginé par les auteurs du Mercure

¹ *Ibid.*

² [Jean de Tinan] Les frères Barrisson, « Chronique du boulevard. Gai ! Marions les militaires ! », *La Presse*, 4 août 1897.

³ Remy de Gourmont, « Le Chemin de velours. Avortement et stérilité », *Le Mercure de France*, mai 1901, p. 363- 364.

⁴ Remy de Gourmont, « Revue du mois, Epilogues. L'homme aux onze enfants. A propos d'une fille mère », *Le Mercure de France*, novembre 1900, p. 474- 480.

⁵ X., « Échos divers et communications. », *Le Mercure de France*, novembre 1892, p. 282- 287. Pour l'attribution de cet article à Rachilde, voir Besnier Patrick et Schuh Julien, « Ni un monstre ni une folle : Marie Huot », *L'Étoile-Absinthe*, 2017, n° 137, p. 89-105.

Pour Christophe Reffait, l'originalité de l'*Essai sur le principe de population* de Malthus est sa « manière d'articuler pulsion intime et ordre social¹ ». Or c'est le Malthus de la « pulsion intime » que nous retrouvons plus fréquemment dans les textes littéraires. Dans *Les Minutes de sable mémorial* d'Alfred Jarry, en 1894, il est associé au champ lexical de la pulsion sexuelle et animale :

Tu te suffis à toi-même, Onan du métal de ton sexe, et qui baptisas Malthus d'un jet de ta bave bouillante. Gavée des intestins terrestres, tu dépenses ta force dans la rage de tes verticaux cercles d'écureuil, et bourdonnes si douce sur la terre qui te tient en sa glu, que tu sembles le vol de limace ailée de cristal d'une fusiforme macroglosse².

Chez Roinard, les travailleurs pauvres, évoqués au pluriel, sortent de la « ruche » usine et « étanchent leurs furies » en de « brusque ruts³ ». Dans « L'Ivrogne », Raynaud utilise également le pluriel et la métaphore animale pour signifier l'aliénation de pauvres « gavés d'usure », et de leur « meute effrénée, aux cris sourds⁴ ». Lorsque le travailleur rentre chez lui, même s'il s'individualise, la métaphore animale demeure, puisqu'il y retrouve sa « femelle » :

Criarde et maigre avec, dans ses bras convulsés,
Un enfant aux maigreurs de cire, et comme c'est
Triste ce frêle enfant, qui suce une mamelle
Stérile comme un sol où la Guerre a passé⁵ !

Les poètes du Mercure s'inscrivent dans des modes de représentation de la misère très partagés par leurs contemporains, ainsi que l'analyse Dominique Kalifa dans *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire* : « la rhétorique du grouillement, du pullulement [...] sature les descriptions⁶. » Le pauvre, avec la misère, perd son individualité, voire son humanité : sa seule échappatoire est une « sexualité bestiale, transgressive⁷ ».

Mais peut-on juger le pauvre à l'aune de ces éléments ? En 1895, Charles Guérin appelle d'abord à la compassion et à l'indulgence :

C'est vrai : chair en révolte et mauvais ouvrier,
Il a pêché ; donc il mérite qu'on le plaigne.
Épargnez-lui les remontrances qui dédaignent,

¹ C. Reffait, *Les lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, op. cit., p. 382.

² Alfred Jarry, « Les Minutes de sable mémorial », *Le Mercure de France*, juillet 1894, p. 213- 228.

³ Paul Roinard, « Le Travail », *Le Mercure de France*, octobre 1890, n° 10, p. 340- 431.

⁴ Ernest Raynaud, « L'Ivrogne », *Le Mercure de France*, juillet 1891, n° 17, p. 22- 23.

⁵ *Ibid.*

⁶ Dominique Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, Paris, Éd. du Seuil, 2013, p. 37.

⁷ *Ibid.*

Épargnez-lui la lourde honte de prier¹.

L'une des positions les plus partagées au sein de la revue est d'ailleurs le refus de porter un jugement moral sur les choix opérés par les pauvres gens, qu'ils soient réels ou fictifs. Nous pouvons trouver à cela plusieurs explications. D'une part, ce sont les critères de jugement esthétiques qui priment, voire tiennent lieu de morale, dans la « revue de la Quinzaine ». Le pauvre est un motif esthétique comme un autre, qui nécessite un traitement neuf, et cela passe par le refus d'une littérature édifiante. Dans « Les Livres », Alfred Vallette fait la recension en 1890 d'*En amour* de Jean Ajalbert, roman de mœurs portant sur une jeune fille enceinte d'un homme de condition supérieure. Son choix d'avorter n'empêche pas Vallette de la caractériser comme « une fille pauvre honnête² », victime du « développement logique d'un fait inéluctable, [d'] une constatation navrante de la fatalité ». En 1893, André-Ferdinand Hérold choisit aussi le qualificatif de « femme honnête³ » pour le personnage éponyme du roman *Mioche*, histoire d'une « petite femme du quartier latin que les étudiants se passent et repassent dès leur thèse écrite⁴ », regrettant même que le roman se finisse sur un « dénouement banal⁵ », soit un mariage. Quant à la pièce de théâtre *Virginité fin-de-siècle* de Charles Froment, elle n'a pas trouvé grâce aux yeux de Louis Dumur parce que le dramaturge y blâme la jeune fille qui a fauté :

M. Charles Froment aurait-il, lui aussi, méchamment brandi le knout sur cette pauvre petite ? J'en ai peur, et en bon chevalier errant protecteur des opprimés, qui savent d'ailleurs se protéger fort bien eux-mêmes, je ne saurais que regretter qu'il ait gaspillé tant de talent à une œuvre inutile autant qu'injuste⁶.

En 1904, la pièce *Le Ventre* de M. Grardel ne tombe pas dans cet écueil : « Quel vigoureux et juste plaidoyer en faveur de l'avortement⁷ ! » écrit Polti dans son compte rendu. Et si Rachilde se lasse du débat dans sa recension de *La Grappe* de Maurice Landay, c'est bien au nom de l'art, qui se réduit de plus en plus au débat *pro* ou *contra* : « Suis-je pour

¹ Charles Guérin, « Les Deux Pauvres », *Le Mercure de France*, mai 1895, n° 65, p. 188.

² Alfred Vallette, « Les Livres. En amour, par Jean Ajalbert. », *Le Mercure de France*, juin 1890, n° 6, p. 221- 223.

³ André-Ferdinand Herold, « Les Livres. Mioche par Pierre Berton », *Le Mercure de France*, 1^{er} juillet 1893, n° 43, p. 283.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Louis Dumur, « Virginité fin-de-siècle, pièce en quatre actes de M. Charles Froment », *Le Mercure de France*, juillet 1894, n° 55, p. 282- 284.

⁷ Georges Polti, « Littérature dramatique. Le Ventre », *Le Mercure de France*, décembre 1904, p. 743.

l'ovariotomie ou suis-je pour l'avortement... voilà ce qu'un critique doit se demander en face d'une œuvre d'art... eh bien, je serais pour l'œuvre d'art... s'il y avait lieu¹. »

L'autre raison du refus de condamnation morale tient au fait que la condition du pauvre apparaît comme une nouvelle fatalité. Selon Bertrand Marquer, l'héréditarisme fait office, pour de nombreux écrivains de l'époque de « *fatum* antique », dont le docteur devient la funeste pythie² : « par sa mécanique arithmétique capable d'intégrer une part d'imprévu, l'hérédité devient rapidement un lieu commun de la construction du personnage, voire l'indispensable principe prédictif de toute narration³. » Pour Christophe Reffait, les travaux de Malthus portent en eux une forme de fatalisme et de pessimisme qui trouve un écho particulier dans la littérature fin-de-siècle : « la réflexion malthusienne déplace à une échelle plus générale la désespérante rationalisation du monde⁴ », et trouve par là un écho dans « toute esthétique préoccupée de dire la résultante systémique des choix et pulsions individuels⁵ ».

Or, il est intéressant ici de voir le décalage entre le discours porté sur les pauvres par les différents chroniqueurs de la revue de la quinzaine et la réalité des représentations des figures de la pauvreté dans les pages littéraires du *Mercure*. Par conviction tant politique qu'esthétique, il est tentant pour les littérateurs de se ranger du côté des laissés-pour-compte de la III^e République : « Plusieurs d'entre nous, et non des pires, y seraient enclins volontiers. Ils disent que c'est là qu'est la justice, et regardant avec sympathie les foules longtemps courbées qui se relèvent⁶ » écrit Marcel Collière en 1892. Mais cette bonne volonté se heurte à l'impossibilité d'une communion entre gens de lettres et du peuple :

La vérité est que nous ne savons rien de ces hommes qui viennent. La sympathie qu'on a pour eux n'est que la séduction de l'inconnu sur les esprits curieux. Nous serions parmi eux comme des étrangers. [...] Songez qu'il s'agit d'êtres différent de nous entièrement par le cerveau, par l'éducation atavique, par les habitudes intellectuelles⁷.

Tinan fait le même constat dans une lettre qu'il écrit à son ami Lebey en 1895 :

¹ Rachilde, « Romans. La Grappe, par Maurice Landay », *Le Mercure de France*, décembre 1903, p. 769.

² Bertrand Marquer, « Le « problème immense » de l'hérédité : logiques de la transmission, vertiges de l'analogie » dans *Biographes : mythes et savoirs biologiques dans la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Hermann, 2019, p. 89- 106.

³ *Ibid.*, p. 103.

⁴ C. Reffait, *Les lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 489.

⁵ *Ibid.*

⁶ Marcel Collière, « De l'action », *Le Mercure de France*, mars 1892, p. 230.

⁷ *Ibid.*

Penses-tu trouver la vraie vie sur les galets des plages ? Ah ! il faudrait plutôt se pencher sur les couches du peuple où l'avenir s'élabore, là on est plus brave, plus fort et plus vrai, et il y a plus de vie dans les regards. Seulement... nous trouvons que cela ne sent pas bon, ce n'est pas de notre faute, nous avons tellement été élevés à cela ; seulement, sois sûr que c'est nous qui avons tort¹.

Tout en s'efforçant de dessiner de nouvelles lignes de force dans le paysage esthétique, la critique du *Mercur* se heurte à son tour à ses propres conditionnements. Certains des auteurs ont l'intuition qu'il faut aller du côté des pauvres pour puiser une vérité tangible, mais eux-mêmes ont des difficultés à sortir le pauvre de son altérité. Cette réconciliation voulue passerait-elle par la femme, plus à même de franchir les barrières sociales ?

L'impossible émancipation de la femme pauvre

À la condition sociale de la femme pauvre s'ajoute celle liée à son sexe. Que ce soit dans le discours scientifique ou la création artistique, Barbara Ventarola souligne combien « la scientification positiviste et matérialiste qui a lieu au cours du XIX^e siècle ne fait qu'élargir l'écart catégorique entre les sexes² » au détriment des femmes. Grandes absentes du discours biologique et médical, elles sont soumises à une hiérarchisation exacerbée par la diffusion des thèses darwiniennes, et cantonnées à leurs fonctions reproductrices et nourricières.

Les représentations de la femme pauvre sont les plus nombreuses dans notre corpus. À part quelques exceptions, l'homme pauvre semble moins un personnage sur lequel on s'attarde : il fait partie des masses laborieuses dont les auteurs parlent sans les avoir jamais croisées. Si les femmes pauvres sont davantage caractérisées, les descriptions qui leur sont associées insistent sur leur résignation, leur fatigue, leur passivité, voire leur statut de victime. Ainsi, Hérold félicite-t-il l'auteur de *Mioche* pour « la passivité de cette malheureuse », « fort exactement rendue » : « elle ne dit rien, mais elle a l'air tellement triste, la pauvre³ ! ». Dans le roman qui porte son nom, la représentation de l'héroïne est donc jugée réussie parce que cette dernière est silencieuse et passive. Dans la traduction

¹ André Lebey et Jean de Tinan, *Jean de Tinan. Souvenirs et correspondance, avec un portrait*, Paris, Floury, 1922, p. 154.

² Barbara Ventarola, « Parler des sexes », dans *Biographes, mythes et savoirs biologiques*, Paris, Hermann, 2019, p. 156.

³ A.-F. Herold, « Les Livres. *Mioche* par Pierre Berton », art cit.

par Francis Viellé-Griffin d'un texte de Sturges, les filles d'usine sont « mortellement lasses », et s'éloignent du travail « sans mot, sans regard, machines humaines aux volontés atrophiées¹ ». Stade au-delà de l'animalisation, puisque la femme ouvrière n'est plus alors qu'un objet mécanique, dépourvu de volonté propre. C'est cette même résignation et cette faiblesse constitutive des jeunes filles pauvres qui font la force du *Cœur gros* de Jean Ajalbert selon Albert Samain :

Et toute cette misère, et cette laideur, nous arrivons à l'aimer par ce que le poète a su en extraire l'âme expressive et poignante. Dans ces paysages malingres et minables, il a promené de douces idylles de fabriques, des amourettes frustes et profondes, des sentimentalités souffreteuses ; et il a su traduire avec son cœur cette résignation des pauvres où passe un frisson de simplicité sublime. Petites chairs débiles, sang d'anémie, cheveux fins de fillettes étioilées, grands yeux de chlorotiques, et avec tout cela un accent qui prend².

Et dans son retour sur *Un amour de miss*, un chroniqueur anonyme apprécie la description de la femme victime de la fatalité par Jean Blaize :

C'est avec des douceurs infinies qu'il manie cette pauvre chair d'enfant terrifiée par la faute, épuisée de maternité et sanctifiée par la douleur. Cependant les faits se déroulent dans leur logique implacable, découlant l'un après l'autre du pêché initial. Car rien ne fait résonner en nous les fibres profondes comme un beau visage de femme aux joues suaves, à la bouche affligée, où la tristesse prend quelque chose d'angélique et de somptueux³.

On retrouvera ce motif de la femme pauvre en partie sanctifiée par la tristesse dans « L'Esclavage » de Pierre Louÿs : « les pauvres n'étaient pas moins belles que les autres, mais moins heureuses seulement⁴ ». En somme, la femme pauvre, triste et impuissante, apparaît comme l'opposé de la femme fatale, archétype particulièrement en vogue à l'époque⁵. Dépourvue de volonté propre, elle est mue par la volonté des hommes – ainsi Diane des *Malthusiennes*, qui avorte sur la pression de son amant, ou Mioche ballottée d'étudiants en étudiants.

À la fin du siècle, le principal argument des néo-malthusiens est qu'en éduquant les masses populaires, ils redonnent à cette frange de la population une part de libre-arbitre, leur permettant de s'extirper du joug de la fatalité. Cependant, Paul Robin lui-même déplore dans *La Revue blanche* que « la prudence parentale pratique » n'ait connu un essor

¹ Jonathan Sturges, « Les Trois formes », *Le Mercure de France*, traduit par Francis Viellé-Griffin, septembre 1895, p. 273- 279.

² Albert Samain, « Les Livres. *Le Cœur gros*, par Jean Ajalbert », *Le Mercure de France*, août 1894, p. 387.

³ A. S., « Les Livres. *Amour de miss*, par Jean Blaize », *Le Mercure de France*, septembre 1893, p. 87.

⁴ Pierre Louÿs, « *L'Esclavage* (roman) », *Le Mercure de France*, août 1895, p. 207.

⁵ Mireille Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale : textes et images de la misogynie fin-de-siècle*, Paris, B. Grasset, 1993.

que chez « les plus intelligents, mais malheureusement pas chez ceux qui en auraient le plus besoin¹ ». Rachilde note également qu'il y a impasse, au sujet de la conférence de Marie Huot en 1892 :

Nous nous bornerons à cette remarque, nullement ironique de notre part : répandre la doctrine de Malthus ne suffit pas lorsqu'on s'adresse au peuple et même à une certaine classe de petits bourgeois naïfs, il faut avoir le courage d'aller jusqu'à la démonstration².

De fait, les pratiques contraceptives ou abortives semblent, en premier lieu, l'apanage de femmes de la bourgeoisie ou des prostituées. Dans *Aimienne ou le détournement de mineure* de Tinan, la jeune fugueuse ne connaît l'existence des précautions à prendre que parce que son père est un éminent socialiste et membre de la Ligue de Régénération humaine :

Oh ça !... je sais très bien pour les enfants... pas pourquoi on les a, mais comment — seulement je sais que l'on n'en a que quand on veut... Papa est vice-président d'une Ligue pour cela... il dit comme ça qu'on ne doit pas avoir plus d'enfants qu'on ne peut leur assurer de bonheur... Malthus, il appelle ça... il aurait bien dû ne pas en avoir, lui, pour le bonheur qu'il leur donne³.

La Marquise de Sade de Rachilde⁴ ou la *Pauline* de Louis Dumur⁵, ne réussissent à prendre leur distance par rapport au carcan que leur impose la société que parce qu'elles évoluent dans des milieux plus feutrés, où la dissimulation est possible.

Il reste peut-être un personnage à la marge entre ces deux mondes, sans pour autant souscrire à la passivité et la résignation de son sexe : celui de l'avorteuse. Ce type n'est cité que deux fois dans la « Revue de la quinzaine », par Alfred Vallette et Louis Dumur. Les deux auteurs condamnent le traitement peu flatteur donné au personnage par deux romanciers : Ajalbert et Boutique. La faiseuse d'anges du premier est caricaturale avec son argot, au point d'être un « produit direct des *Mystères de Paris*⁶ ». Quant à celle des *Malthusiennes*, elle est hantée par des « cauchemars où reviennent, comme des visions accablantes, les fantômes de ses victimes, fœtus et accouchées⁷ ». Cela pose un problème

¹ Paul Robin, « Malthus et les néo-malthusiens », *La Revue blanche*, janvier 1897, vol. 12, p. 56.

² X., « Échos divers et communications. », art cit, p. 286- 287.

³ Jean de Tinan, « Aimienne ou le détournement de mineure (suite 1) », *Le Mercure de France*, avril 1899, p. 114- 165.

⁴ Rachilde, *La Marquise de Sade...*, Paris, E. Monnier, 1887.

⁵ Louis Dumur, *Pauline ou La liberté de l'amour*, Paris, Société du « Mercure de France », 1896.

⁶ A. Vallette, « Les Livres. En amour, par Jean Ajalbert. », art cit.

⁷ L. Dumur, « Les Malthusiennes d'Alexandre Boutique », art cit.

pour Dumur, car ce faisant, Boutique oblitère son « rôle social¹ ». Ces protestations côté chroniques présagent une lente modification des horizons d'attente des contributeurs du *Mercur de France*, qui, tout en considérant comme réaliste et bien documentée la peinture des femmes victimes de la misère sociale, appellent à l'émergence de types plus nuancés et dont la représentation doit être régie par des lois esthétiques, et non morales.

Au sein du corpus, on trouve surtout trace d'une évolution des mentalités dans « La Revue de la quinzaine », où les chroniqueurs, presque tous écrivains forment leur positionnement esthétique. Yoan Vérilhac a étudié le phénomène dans *La Jeune critique des petites revues symbolistes* : « Beaucoup trouvent dans l'activité critique un prolongement naturel, ou nécessaire, de leur travail de création² ». En ce sens, l'écrivain et critique « doit se créer sa propre esthétique³ » pour être ensuite à même de juger les œuvres œuvres d'autrui, en toute sincérité :

L'artiste qui juge selon ses propres visions n'est pas un artiste qui fait de la critique, c'est tout bonnement un critique qui se conforme aux standards de la critique périodique telle que la jeune revue la définit : l'expression d'un jugement sain et sincère⁴.

Étudier tout particulièrement ces recensions d'œuvres romanesques, poétiques ou théâtrales permet donc de prendre la mesure de l'avancée des idées malthusiennes et de leur application à toutes les échelles de la société. Les voix discordantes, entre condamnations et relativisme, montrent à la fois la familiarité avec un Malthus déjà passablement transformé, et le caractère encore provocateur des thèses antinatalistes de Paul Robin.

Derrière cette diversité, les auteurs du *Mercur de France* partagent un même dessein : le renouvellement des représentations au bénéfice de l'art. Bien que le pauvre du *Mercur de France* ne diffère pas, dans son apparence, de celui des romans-feuilletons ou des ouvrages d'édification, la posture du littéraire par rapport à lui a changé. Conscient des déterminismes à l'œuvre, l'écrivain du *Mercur de France* n'est pas prêt à *faire corps* avec le pauvre, mais il a renoncé à le juger pour ses actes.

¹ *Ibid.*

² Yoan Vérilhac, *La jeune critique des petites revues symbolistes*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010, p. 203.

³ *Ibid.*, p. 207.

⁴ *Ibid.*, p. 208.

Bibliographie générale

Dominique Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, Paris, Éd. du Seuil, 2013.

Thomas Klinkert, Gisèle Séginger (dir), *Biographes : mythes et savoirs biologiques dans la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Hermann, « Savoir lettres », 2019.

Christophe Reffait, *Les lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2020.